



HAL
open science

Identité européenne et identité russe : débats historiques et réflexions actuelles

Mikhaïl Narinski, Natalia Vassilieva

► To cite this version:

Mikhaïl Narinski, Natalia Vassilieva. Identité européenne et identité russe : débats historiques et réflexions actuelles. Matériaux pour l'histoire de notre temps, 2004, EuropeS-Russie : cultures, identités, frontières, 76, pp.7-12. 10.3406/mat.2004.1001 . halshs-03730290

HAL Id: halshs-03730290

<https://shs.hal.science/halshs-03730290>

Submitted on 24 Oct 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0
International License

Identité européenne et identité russe

Mikhaïl NARINSKI & Natalia VASSILIEVA

Débats historiques et réflexions actuelles

L'identité européenne est une donnée objective ; elle se présente comme l'ensemble des caractères qui distinguent le système des valeurs, les traditions, la culture, le mode de vie et de pensée des Européens et des non Européens. On peut penser que l'identité européenne est plus visible de l'extérieur, hors d'Europe, et se définit comme l'appartenance à ce qui serait une entité européenne. Par là même, l'identité européenne se distingue de la conscience européenne, définie comme un sentiment d'appartenance commune à l'Europe. L'identité européenne n'est pas une constante immuable. Si l'on se réfère à la période de transformation actuelle, on peut dire qu'on assiste à un processus complexe de quête d'une identité perdue. Cela concerne toute l'Europe après la fin de la guerre froide, une fois surmonté le schisme entre les blocs politico-militaires antagonistes. Un ensemble nouveau est en formation, soulevant inéluctablement les problèmes de son identité, de ses frontières et de ses structures.

Dans le contexte de l'intégration européenne, dans le noyau que constitue l'Union européenne, s'amorce la transformation de l'identité antérieure caractérisée par l'État-nation. Cette identité traditionnelle en Europe s'érode, et semble se transférer pour une part au niveau de l'Union européenne et de ses institutions. Par ailleurs, elle s'investit dans les régions au sein des États européens et se les approprie, un phénomène qui s'accompagne d'une reviviscence et d'une résurgence des mouvements régionaux dans plusieurs pays d'Europe. De nouveaux canaux se forment pour établir des liens directs entre les régions et les institutions de l'Union européenne. C'est en son sein que s'ébauchent les nou-

velles dimensions de l'identité européenne, incluant les processus technico-scientifiques et sociaux, la démocratie et les droits de l'homme, l'humanisme et le droit des minorités.

En ce qui concerne la Russie, nous considérons que notre pays est une partie de l'Europe, mais pas seulement de l'Europe : plutôt d'un espace eurasiatique plus vaste. En outre, la Russie est une partie distincte, spécifique de l'Europe. Le problème ne saurait se limiter purement et simplement à la situation géographique périphérique de la Russie en Europe. Son aspect historico-culturel et ses traditions se sont toujours distingués par une grande originalité. Le fondement de cette originalité a résidé dans les modes d'appropriation du système européen des valeurs et des représentations, dans la spécificité du développement politico-social, et dans les conditions géographiques naturelles.

Il faut aussi tenir compte de la façon spécifique dont la Russie a incorporé le peuplement ancien et le christianisme à travers Byzance, dans un alliage complexe d'éléments de l'Antiquité tardive, d'éléments orientaux et en particulier byzantins. C'est précisément à travers Byzance que la *Rouss'* a rejoint l'orthodoxie, qui devint en elle-même le facteur essentiel de son développement historico-culturel et socio-politique ultérieur. L'orthodoxie a favorisé la formation et la consolidation en Russie de l'esprit synodique, celui d'une collectivité et d'une communauté spécifiques.

Les problèmes des relations réciproques entre la Russie et l'Europe sont devenus encore plus complexes avec l'expansion russe en Asie. C'est en grande partie grâce à la Russie que la civilisation européenne a pénétré en Asie mais, en même temps, une partie de l'Asie s'est intégrée dans l'espace européen. La Russie et l'Europe se sont pour ainsi dire déterminées l'une par rapport à l'autre. Devenant un ensemble compact, la Russie a tracé les contours et les frontières de l'Europe et celle-ci, à son tour, s'est servie de la Russie pour tracer les contours de l'Asie. Pour la Russie elle-même, la question de son auto-identification fut cause de malaise et de tourment. Il suffit de rappeler la métaphore de

Mikhaïl M. NARINSKI, professeur au MGIMO (Institut d'État des relations internationales de Moscou), chaire d'histoire des relations internationales.

Natalia Iou. VASSILIEVA, professeur assistant au MGIMO.

TRADUIT DU RUSSE PAR CLAUDIE WEILL (CNRS)

Nikita Khrouchtchev
désignant les frontières
de l'URSS en 1960
(coll. part., DR).



Pouchkine sur Pierre le Grand : « *Il a percé une fenêtre sur l'Europe.* » Ce qui signifie que le tsar réformateur a ouvert une fenêtre à partir de la non-Europe, d'un « lieu à part ». À l'évidence, la non-Europe, c'est l'Asie, l'Orient. Mais en même temps, c'est justement l'Europe qui a servi de pôle de référence à la société russe cultivée pour définir son statut culturel. Même s'ils rejetaient l'Europe, même s'ils repoussaient la civilisation européenne, ils se mesuraient à elle, ils en subissaient le charme.

En effet, toute la querelle entre slavophiles et occidentalistes au XIX^e siècle s'est fondée sur le système européen des valeurs, avec lequel s'est mesurée la Russie. On en veut pour preuve le fait que dans la pensée sociale de la Russie n'apparaît presque jamais la comparaison et la compétition avec l'Asie, avec l'Orient. Dans sa fameuse *Lettre philosophique*, Piotr Tchaadaev le confirme : « *Nous vivons à l'est de l'Europe, c'est sûr, et néanmoins nous n'avons jamais fait partie de l'Orient.* » Il poursuit : « *Pierre le Grand n'a trouvé qu'une feuille blanche et d'une main ferme il y a inscrit les mots d'Europe et d'Occident ; et depuis lors, nous appartenons à l'Europe et à l'Occident*¹. »

La révolution d'Octobre fut une tentative originale pour résoudre cette querelle historique, de même qu'elle fut par la suite une tentative pour créer sur le sol russe une nouvelle société. D'une part, elle s'efforçait de réaliser les conceptions théoriques européennes, dans la mesure où le marxisme s'était formé et développé dans le cadre traditionnel de la pensée européenne. En adoptant une interprétation originale de la doctrine marxiste, c'est-à-dire européenne, la Russie s'intégrait pour ainsi dire dans l'Europe. D'autre part,

Octobre fit renaître l'idée du messianisme russe. En choisissant une voie particulière, la Russie devint un flambeau et un phare pour les peuples d'Europe au-delà des frontières. Ainsi se produisit la synthèse de l'idée de l'exception russe et de son rôle particulier avec son appartenance organique à la civilisation mondiale ; de la « foi orthodoxe » avec l'occidentalisme et l'entrée dans l'Europe. Pourtant, dès lors, ce n'était plus à la Russie d'entrer dans l'Europe mais à l'Europe d'entrer dans la Russie afin de réaliser l'idée européenne du socialisme, s'unissant à l'idée russe.

Avec la défaite du « socialisme réel » et la désintégration de l'Union soviétique, la Russie s'est retrouvée au croisement périlleux des tendances contradictoires de son développement social et historico-culturel. La Russie cherche douloureusement une nouvelle auto-identification et une nouvelle identité.

Au XX^e siècle, notre pays a été confronté à deux reprises à la nécessité d'une nouvelle auto-identification. Jusqu'à la révolution de 1917, l'empire russe était considéré par l'élite et la population comme une grande puissance à gouvernement monarchique, rempart du slavisme et citadelle de l'orthodoxie. Il jouait un rôle clé dans l'espace eurasiatique, unissant autour de la *Rouss'* de nombreux peuples aux confessions et aux traditions diverses. À la suite de la révolution s'est constituée à la place de l'empire russe l'Union soviétique — État qui s'était fixé pour but la construction d'une société socialiste. Une structure politique totalitaire fut établie dans le pays ; elle évolua par la suite vers l'autoritarisme. Dans le domaine socio-économique fut créée une économie étatisée, ultra centralisée, assurant à la population des garanties sociales minimales. La *perestroïka* déclen-

1. P. Ia. Tchaadaev, *Sotchinieniia i pis'ma P. Ia. Tchaadaeva* [Œuvres et Lettres de P. Ia. Tchaadaev], éditées par M. Gerchenzon, 2 vol., t. 2, Moscou, 1914, p. 220, 224.

chée par Mikhail Gorbatchev fut une tentative pour démocratiser le système politique, pour conférer à la sphère socio-économique une plus grande efficacité, pour faire sortir le pays de la guerre froide. Malheureusement, cette tentative a échoué avec la défaite du « socialisme réel » et la désintégration de l'URSS. Le problème de l'auto-identification et d'un système adéquat de valeurs s'est reposé avec acuité sous la présidence de Vladimir Poutine. Les tendances démocratiques et autoritaristes s'entrecroisent dans le système politique, siège d'une lutte pour le pouvoir entre divers clans. Dans la sphère socio-économique se combinent bizarrement des éléments d'un capitalisme primitif et criminel et d'une intervention de l'État dans la gestion du pays. Une partie importante de la population a un revenu inférieur au minimum vital.

La crise d'auto-identification se manifeste dans le fait que, plus de dix ans après la chute de l'URSS, presque un quart des habitants de Russie (22,3 %) ne se perçoivent pas encore comme citoyens de la Fédération de Russie mais restent « on ne sait quoi ». En même temps, le terme même de *Rossiian* [citoyen de Russie] a conquis la reconnaissance sociale et est entré dans la catégorie des évidences universellement admises. Ainsi, selon un sondage effectué en 1991², le terme de « *Rossiian* » n'occupait pas seulement la première place par son acception positive (les deux tiers des sondés l'ont connoté positivement), il faisait aussi partie des termes les mieux connus (seul 1 % des sondés a déclaré ne pas connaître le mot)³.

Mais en même temps, les résultats des recherches permettent d'affirmer que l'identité en Russie s'articule davantage sur le discours national (ethnique) que ce n'est le cas à l'heure actuelle dans la majorité des pays d'Europe occidentale. Si en Europe occidentale, avec le développement et l'approfondissement de l'intégration, l'identité nationale perd peu à peu de sa charge émotionnelle mobilisatrice et se mêle progressivement à l'identité européenne, le vecteur du développement de la société de Russie s'oriente plutôt dans la direction opposée, vers la consolidation nationale. Il est caractéristique que la notion de « sentiment national » s'est révélée plus attirante pour les habitants de Russie que, par exemple, pour les Allemands — respectivement 89 % et 61 % de réactions positives⁴. D'où l'acuité des luttes entre les partisans des termes « *russkie* » [russe] et « *rossiiane* » [de Russie]. Le premier correspond à une dominante ethnique, le second émane du principe de base de la citoyenneté d'un État donné, en l'occurrence la Fédération de Russie.

Dans cette quête d'une nouvelle identité, toute une série de facteurs — géopolitiques, démographiques et autres — déplace la Russie vers l'Asie. Avec la chute de l'URSS, la Russie s'est transformée en une puissance continentale disposant d'un accès très restreint à la Baltique et à la Mer Noire. Deux zones d'États indépendants se sont insérées entre la Russie et l'Europe occidentale. Un autre groupe de facteurs — historico-

culturels, géo-économiques, psychologiques — confronte la Russie à l'Occident et contribue à rapprocher la Russie de l'Europe. L'économie de marché, la démocratie, l'État de droit — telles sont actuellement les aspirations d'une grande partie de la société en Russie. Si l'on présuppose une attirance civilisationnelle mutuelle, c'est précisément l'Europe qui apparaît comme le partenaire authentique de la Russie. C'est ce dont témoigne l'orientation européenne dominante dans l'auto-identification des citoyens de Russie. Lors d'un sondage réalisé en janvier 1999, 45 % de ceux qui ont répondu se sont déclarés d'accord avec l'affirmation selon laquelle par ses traditions, sa culture et son histoire, la Russie est plus proche de l'Europe, 16 %, de l'Asie, 38 % ne se sont pas prononcés⁵.

Dans la situation tendue du pays, les débats sur l'identité en Russie s'intensifient. Ces discussions ont révélé des lignes de fracture entre les participants, qui se sont affrontés sur divers terrains. En particulier, certains représentants de l'élite intellectuelle nationale supposent d'emblée qu'aujourd'hui, les tentatives de formulation d'une idée nationale pour la Russie sont intempestives, « artificielles » et « utopiques » dans la mesure où notre pays a toujours été et reste un « continent » multinational. « *Le peuple russe n'a jamais emprunté la voie de l'idée nationale à la différence des Anglais, des Allemands, des Français, des Japonais ou des Chinois* » estimait par exemple V. V. Kojinov, spécialiste de la littérature et historien, qui ajoutait : « *Les multiples conversations sur l'idée nationale résultent de l'ignorance et s'y référer explicitement n'a pas de sens. Malheureusement, la majorité voit dans le refus de l'idée nationale comme force motrice du peuple russe une humiliation nationale. C'est faux... Les Russes sont le seul peuple qui a pu décider du sort d'un continent sans en faire son idée nationale*⁶. »

Les philosophes, historiens, publicistes, acteurs sociaux qui poursuivent néanmoins la quête de l'idée nationale en Russie, cherchent à trouver des réponses à quelques questions importantes dans le cadre du problème ainsi posé. La première d'entre elles : qu'est la Russie, un empire ou un « État-nation » ? Certains auteurs, et en particulier A. Dugine, philosophe, leader du « mouvement international eurasienn » et président du « Centre d'expertises géopolitiques », défendent l'idée selon laquelle, dans son essence même, la Russie ne peut être qu'un empire. Il affirme : « *Ni État multiethnique, ni État-nation, la Russie a été, presque dès l'origine, potentiellement un État impérial... L'entité politique que constitue l'espace eurasiatique revêt pour l'histoire russe un sens parfaitement indépendant... Le peuple russe est si étroitement lié à la réalité géopolitique que l'espace lui-même, l'émotion qu'il suscite, la conscience qu'il existe, sa perception spirituelle, a formé la psychologie du peuple, est devenu l'un des principaux attributs de son identité, de son essence... L'existence du peuple russe comme totalité historique organique est impensable sans édification impériale,*

2. L'ensemble des sondages évoqués dans cet article ont été menés par l'Institut russe indépendant des problèmes nationaux et sociaux et l'Institut des problèmes sociaux de l'Académie des sciences durant les années 1991-2001.

3. A. Andreev, « *Rossiiane o sebe i o mire* » [Les habitants de Russie à propos d'eux-mêmes et du monde], *Analiticheskie Zapiski*, Moscou, Golos Rossii, 2002, septembre, pp. 44-45.

4. *Ibid.*, pp. 45-46.

5. P. Kandel', « *Zapad i Rossiia v rossiiskom obchtchestvennom mnenii* » [L'Occident et la Russie dans l'opinion sociale de Russie], *Sovremennaia Evropa*, 2000, n° 2, p. 30.

6. Interview de V. V. Kojinov, *Rossiiskoe analiticheskoe obozrenie*, 1998, n° 7.

continentale. Les Russes ne resteront un peuple que dans le cadre d'un Nouvel Empire⁷. » En outre, selon ce géopoliticien, ce dernier devra « cette fois-ci dépasser la variante précédente (l'URSS) du point de vue de la stratégie et de l'espace. Par conséquent, le Nouvel Empire devra être eurasiatique, à l'échelle d'un grand continent et, à terme, mondial⁸ ». Dans les réflexions de A. Dugine, les conceptions de l'exception historique du peuple russe conduisent étrangement à l'idée que le développement national est une impasse. Selon lui, l'identité de la Russie est indissolublement liée à la résurrection de l'empire mais, dans la période qu'il examine, les ressources indispensables font défaut, ce qui veut dire que la Russie ne peut subsister sous la forme de l'État actuel.

Pour étrange que cela puisse paraître, l'idée d'empire et de population impériale conserve tout son attrait pour la pensée russe. Ainsi, S. Kortunov, un politologue connu qui a aussi une fonction d'expert politique en tant que vice-président du conseil d'expertise du Comité pour les affaires internationales du Conseil de la Fédération, affirme : « Les sentiments qu'existent des intérêts nationaux "éternels" ne sont pas à l'ordre du jour dans la Russie d'aujourd'hui. C'est pourquoi se repose sans cesse la question de son identité nationale... La Russie est l'héritière de l'empire russe et simplement la continuation de l'URSS⁹. » S. Kortunov estime que la politique du gouvernement soviétique n'a pas réellement correspondu aux intérêts réels du peuple russe et se prononce pour le rétablissement d'une Grande Russie sous une forme ou sous une autre.

Un point de vue opposé considère la Russie comme un État qui se situe dans le courant de la tradition européenne. Ses partisans estiment qu'il importe pour la Russie contemporaine de se libérer du syndrome impérial, de se développer sur la voie de la démocratie et du libéralisme. Ainsi, A. Melvil, docteur en sciences politiques et vice-recteur du MGIMO, écrit : « Placer les priorités dans la modernisation interne, l'achèvement conséquent de la construction d'un système politique démocratique, la restructuration de l'économie et de la sphère sociale et non dans la voie extensive d'un développement du marché sous un régime oligarchique, nostalgique de la grandeur géopolitique passée — tels sont les "défis" historiques d'aujourd'hui : de l'édification d'une société libérale-démocratique et prospère à la définition d'une place nouvelle dans le monde... Aujourd'hui, ce n'est pas la "géopolitique" pure et simple qui fait un grand pays et, en ce qui concerne la Russie, sa "position médiane" entre l'Europe et l'Asie n'y suffit pas. La grandeur d'un pouvoir se fonde avant tout dans le monde actuel sur ses composantes internes, politiques et économiques. C'est là que la Russie doit faire un choix existentiel et construire son "moi" démocratique et post-impérial¹⁰. » Ici, la nouvelle identité de la Russie fait largement écho à l'identité européenne et s'en rapproche, en dépit de la différence des traditions historiques et des change-

ments qui ont affecté la population au XX^e siècle. Malheureusement, les partisans de la démocratie libérale prédisent à la Russie une voie de rattrapage la condamnant à un retard très long et peut-être durable par rapport aux États dominants.

Le refus de l'idée d'empire et le souci de construire un État-nation « normal » ne résolvent pas pour autant la question du caractère de celui-ci. Les partisans de la variante libérale et démocratique du développement de la Russie lient l'acquisition d'une nouvelle identité à la poursuite et à l'approfondissement des réformes politiques et économiques en s'inspirant de l'expérience occidentale. Ainsi, la nouvelle identité russe devrait se construire comme post-communiste et post-impériale. Cependant les partisans du refus de l'idée d'empire ne se prononcent pas tous pour un développement vers la démocratie libérale. Une autre tendance souligne en effet l'importance des *russkie* [Russes] comme fondement de la formation étatique de la Fédération de Russie, en se référant aux traditions russes, à une vision ethnique du monde, et au système orthodoxe des valeurs. À cet égard, les affirmations de N. A. Narotchnitskaïa, historienne, députée à la Douma depuis 2003 et l'une des coordinatrices du rassemblement politique *Rodina* (la Patrie), sont emblématiques : « Il est temps de se rendre pleinement compte combien il est important de rétablir un avant-poste orthodoxe russe pour l'ensemble du monde chrétien face aux défis non seulement géopolitiques et démographiques mais aussi spirituels du siècle futur. Rétablir l'équilibre et conquérir un rôle de puissance ne sera possible que si la Russie relève ouvertement et audacieusement les défis auxquels elle est confrontée ; cependant, pour ce faire, elle a besoin de force, non seulement matérielle mais surtout spirituelle... La prise de conscience des objectifs et des valeurs d'une existence nationale donne un sens historique à la vie dans un espace géographique, en fait un organisme vivant, et définit son rôle dans le monde. Un immense territoire, une économie imposante, la puissance militaire et même l'armement nucléaire n'ont pas de valeur intrinsèque, comme l'ont montré les humiliations récentes de la Russie. Car la matière sans l'esprit ne saurait créer l'histoire¹¹. » Pourtant, l'invocation des traditions de la Russie débouche la plupart du temps sur le retour à la formule connue : « orthodoxie, autocratie, peuple », qui ne saurait servir de base à l'identité de la Russie au XXI^e siècle.

Une autre ligne de partage est directement liée à la question de l'appartenance civilisationnelle et de l'identité de la Russie qui y correspond. Estimant que la Russie est une civilisation particulière, une partie des politiciens et des idéologues cherche à ressusciter les conceptions de l'eurasisme, apparu comme courant idéologique au sein de l'intelligentsia russe dès les années vingt du siècle dernier. La génération actuelle des « eurasiens » discerne trois raisons fondamentales qui permettent de considérer notre pays (la Russie) comme un « monde » unique, autosuffisant, situé dans un vaste espace entre

7. A. G. Dugine, « Rossiia nemysslima bez imperii » [La Russie est impensable sans empire] in *Vnechnaia politika i bezopasnost' sovremennoi Rossii* [Politique extérieure et défense de la Russie contemporaine], recueil en deux volumes, t. I, livre 1, Moscou, 1999, p. 99, 116.

8. A. G. Dugine, *Osnovy geopolitiki. Geopoliticheskoe buduchee Rossii* [Les fondements de la géopolitique. L'avenir géopolitique de la Russie], Moscou, Arktogeia, 1997, p. 213.

9. S. Kortunov, « Natsionalnaia identichnost' Rossii : vnechnopoliticheskoe izmerenie » [L'identité nationale de la Russie : dimensions de politique extérieure], *Mejdnarodnaia jizn'*, 2003, n° 6, pp. 42-43.

10. A. Iou. Mel'vil', « Liberalnaia vnechnopoliticheskaja alternativa dlia Rossiia ? » [Y a-t-il une alternative libérale en politique extérieure pour la Russie ?], in *Vnechnaia politika i bezopasnost' sovremennoi Rossii 1991-2002*, recueil en 4 volumes, t. I, Moscou, 2002, p. 339.

11. N. A. Narotchnitskaia, *Rossiia i russkie v mirovoi istorii* [La Russie et les Russes dans l'histoire mondiale], Moscou, *Mejdnarodnye otnochniia*, 2003, pp. 531-532.

l'Europe et l'Asie. Avant tout, conformément aux « pères fondateurs » de cette théorie, les « néo-urasians » sont résolument convaincus que la société russe est dotée d'un système de valeurs qui lui est propre, permettant de mesurer la Russie à sa propre échelle souveraine et témoignant de l'absence de « critères communs » entre elle et l'Occident contemporain. A. S. Panarine, responsable de la chaire de sciences politiques à la faculté de philosophie de l'université de Moscou (MGU) et directeur du Centre de recherches en philosophie sociale à l'Académie des sciences, écrit par exemple : « *La Russie, ce n'est pas "l'État des Russes" ethnique mais une civilisation particulière, possédant un potentiel supra-ethnique et une palette correspondante d'idées géopolitiques. L'une de ces idées, nichée au cœur du spectre politique conservateur, est celle de la superpuissance byzantino-orthodoxe. Ce n'est pas la "seconde Europe" mais la seconde Rome, l'héritière de Byzance... En ce sens, l'Eurasie est la "troisième Europe" qui se distingue de la "seconde", l'Europe orientale en ce qu'elle ne peut être organisée sur des bases qui en feraient l'épigone de l'Occident mais exige une créativité civilisationnelle indépendante, liée aux particularités de la synthèse eurasiatique (en premier lieu, les peuples turco-slaves)¹². »*

En même temps, tenant compte des processus de développement dans le monde actuel, en particulier de la globalisation « américano-centrée », de nombreux « néo-urasians » estiment que c'est seulement comme puissance eurasiatique que la Russie (alliée à quelques autres pays d'Asie et d'Europe) sera en mesure de s'opposer au nouvel ordre mondial fondé sur l'hégémonie absolue de l'Amérique et pourra préserver son originalité par rapport à une unification croissante. « *Notre idée eurasiatique, écrit A. G. Dugine, consiste à opposer à une globalité monopolitaire à l'échelle planétaire, sous l'égide des États-Unis, un modèle alternatif de globalisation, multipolaire ou régionale. L'existence d'un ennemi commun réunit les participants les plus divers autour de ce projet alternatif, fournit quelques bases géopolitiques, stratégiques, fondamentales, civilisationnelles à partir desquelles on peut commencer à travailler. L'eurasisme propose également un projet d'intégration à l'intérieur du pays. C'est, semble-t-il, le seul moyen d'unir réellement les forces sociales de Russie autour de la forme la plus générale et la plus acceptable de l'Idée nationale. L'eurasisme garantit la sécurité de notre société du point de vue stratégique, civilisationnel et politique¹³. »*

Enfin un troisième argument avancé par les eurasiens en faveur de l'exception russe et de la spécificité de la civilisation que représente la Russie consiste à affirmer que, grâce à sa situation géographique et compte tenu de son expérience pluriséculaire, notre pays est investi du rôle important de « pont » entre l'Europe et l'Asie (aussi bien spirituel que géopolitique) et, dans un sens plus large, de « ligne » fondamentale de fracture du monde actuel. « *Nous devons faire tout notre possible pour que la Russie ne subisse pas une*



nouvelle épreuve fatale "entre le marteau de l'Europe et l'enclume de l'Asie" qu'elle ne supportera pas », estime en particulier V. A. Nikitine, membre correspondant de l'Académie russe des sciences naturelles (RAEN), rédacteur en chef de la revue Put' pravoslaviia [La voie de l'orthodoxie]. « Ni bouclier, ni glaive mais un pont qui relie les deux mondes d'une Eurasie unifiée, dialogue des confessions et dialogue des cultures. C'est ce qui constitue "l'idée nationale" que nous cherchons et n'avons pas encore trouvée, notre vocation historique, sanctifiée par des siècles de prosélytisme orthodoxe¹⁴. » On retrouve cette idée sous son aspect géopolitique dans les propos de A. I. Nikolaev, leader du mouvement « Union de la souveraineté du peuple et du travail », ancien directeur du service fédéral des gardes-frontières de 1994 à 1997, qui affirme : « *En vertu des particularités de sa situation géographique, la Russie n'est pas seulement un pont géopolitique entre l'Europe et l'Asie mais un espace-frontière spécifique dans la contradiction émergente entre le Nord et le Sud, entre les pays développés et le tiers-monde, entre les mondes musulmans et non musulmans...¹⁵ »*

Cependant, avec ses facettes multiples et sa logique propre, la conception « néo-urasienne » ne jouit pas seulement à l'heure actuelle d'un grand nombre de partisans, elle se heurte aussi à de nombreux critiques au sein de la société russe. Ainsi, en particulier, l'idée qu'existerait un « super ethnos turco-slave », qui caractérise l'une des tendances du « néo-urasisme », est critiquée par de nombreux politologues, historiens et publicistes qui y voient, non sans raison, une tentative pour minimiser le rôle de pivot du peuple russe dans la formation de l'État de Russie et pour renforcer dans la conscience des citoyens de Russie l'idée d'une dominante « non européenne » et « non orthodoxe » dans l'« union eurasiatique ».

En ce qui concerne les critiques de la composante « politique » des conceptions néo-urasianiques, A. G. Arbatov, politologue spécialiste de la Russie, critique quant à lui l'aspect « politique » des conceptions néo-urasianiques : « *Il est ridicule d'attribuer à la Russie le rôle de "pont" ou de "cordon" sanitaire entre l'Europe et l'Asie. Après l'invasion des barbares aux III^e-V^e siècles, les principales voies reliant entre elles ces parties du monde sont toujours passées par l'Asie centrale (la Grande Route de la soie), le Moyen et le Proche Orient et la Méditerranée orientale et, au XX^e siècle, par*

Dessin pour le journal Granjdansko Dostoinstvo (La dignité du citoyen) en 1990. La Russie à l'Estonie : « Reste avec moi, tu seras riche » (coll. BDIC).

12. A. S. Panarin, « 'Vtoraia Evropa' ili 'tretii Rim' ? Paradoksy evropeizma v sovremennoi Rossii » [« Seconde Europe » ou « Troisième Rome » ? Les paradoxes de l'europhisme dans la Russie actuelle], in *Vnechnaia politika i bezopasnost' sovremennoi Rossii*, recueil en deux volumes, vol. 1, livre 1, pp. 276-277, 283. Aleksandr Panarin est décédé en septembre 2003.

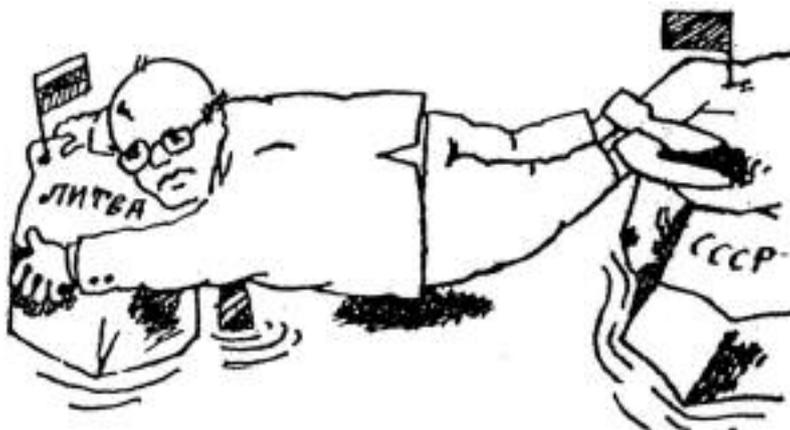
13. Portail où consulter l'interview de Dugine : km.ru/http://patriotica.narod.ru/religion/dugin_ugroza.html.

14. V. A. Nikitine, « Ot dialoga konfessii k dialogu kul'tur ? » [Du dialogue des confessions au dialogue des cultures] http://oroik.netda.ru/chten_00/nikitin.htm.

15. A. I. Nikolaev, *Na perelome. Zapiski russkogo generala* [Au tournant. Notes d'un général russe], Moscou, 1998, p. 140.

Dessin pour le journal
Kronika en 1990 :
« Sans Lituanie libre,
pas de Russie libre »
(coll. BDIC).

БЕЗ
СВОБОДНОЙ
ЛИТВЫ
—
НЕТ
СВОБОДНОЙ
РОССИИ !



16. A. G. Arbatov, « Natsional'naia ideia i natsional'naia bezopasnost' » [L'idée nationale et la sécurité nationale], in *Vnechnaia politika i bezopasnost' sovremennoi Rossii*, op. cit. en 2 volumes, vol. I, livre 1, p. 202. A. G. Arbatov est, à

l'Académie des sciences, l'un des responsables de l'Institut d'économie mondiale et des relations internationales (MEMO).

Il a également des fonctions politiques depuis 2003 en tant que député à la Douma.

17. A. V. Zagorskii, M. Lukas, *Rossia pered evropejskikh vyzovom* [La Russie face au défi européen], Moscou, Mejdunarodnye otnoeniia, Institut po issledovaniiu problem Vostok-Zapad, 1993, pp. 41-42.

18. Iu. P. Davydov, « Demokratiiia, demokratizatsiia i problemy voiny i mira » [La démocratie, la démocratisation et les problèmes de la guerre et de la paix], in *Vnechnaia politika i bezopasnost' sovremennoi Rossii 1991-2002*, op. cit. en 4 volumes, vol. 2, p. 68.

19. K. G. Mialo, « Evraziiskii soblazn » [La tentation eurasiatique], fragment d'une grande étude « Mejdunarodnaia i Vostokom » [Entre l'Ouest et l'Est], Moskva, 1996, n° 11-12.

20. A. Nikonov, « Politicheskaia panorama XXI veka » [Panorama politique du XXI^e siècle], *Mejdunarodnaia Jizn'*, 2001, n° 6, p. 15.

21. A. G. Arbatov, art. cit., p. 243.

l'Océan indien (vers l'Europe) et le Pacifique (si l'on inclut les États-Unis dans la catégorie de l'Occident)... Si, à un moment quelconque, la Rouss' a bien été un pont, ce fut plutôt entre le Nord et le Sud de l'Europe, "des Varègues vers les Grecs"¹⁶. » Les processus de globalisation qui modifient considérablement les habitudes géopolitiques et géoéconomiques compromettent davantage encore la fonction de pont entre Europe et Asie de la Russie.

Enfin, un groupe de politologues et d'historiens se prononcent pour la modernisation et l'occidentalisation de la Russie. Dès 1993, A. V. Zagorskii, grand spécialiste des questions de politique européenne, directeur adjoint de la représentation de la fondation Adenauer à Moscou, caractérisait ainsi le problème Russie/Europe : « En fin de compte, la preuve principale de la "proximité" de l'Europe au siècle actuel n'est pas seulement et peut-être même pas tant la situation géographique ou géopolitique des nouveaux États que le degré de compatibilité de leurs systèmes économiques et de leurs régimes politiques avec l'espace économique et juridique en formation en Europe et dans l'ensemble de l'Occident... On ne peut pas dire qu'en ce sens, la Russie soit en meilleure position que les autres États de la CEI. C'est pourquoi il faut bien se rendre compte que la Russie n'arrivera pas à s'associer aux processus en cours en Europe si elle ne s'engage pas enfin sur la voie de véritables réformes économiques et politiques. Sinon, les efforts les plus acharnés pour développer des relations avec les États européens n'y feront rien et... le "rideau de fer" séparera à nouveau la Russie de l'Europe et les alliés d'hier comme les républiques associées se transformeront en un "cordon sanitaire" insurmontable, séparant la Russie de l'Europe¹⁷. » Dans le même temps, une forme radicalisée de cette conception, excluant pratiquement en bloc toute référence à l'originalité de la Russie et à la spécificité de la construction démocratique du pays, a commencé à trouver un écho dans la société russe. C'est le point de vue que défend, par exemple, le politologue Iu. P. Davydov, membre de l'Institut des États-Unis et du Canada de l'Académie des sciences : « La démocratie présuppose une gamme précise de valeurs, s'incarnant dans les structures sociales et étatiques sur lesquelles se fonde tout le reste, y compris la spécificité nationale. C'est pourquoi la démocratie est aussi la

démocratie en Afrique. Et si la Russie souhaite entrer dans l'Europe, dans la collectivité des États civilisés, elle ne pourra le faire que comme démocratie, avec les principes et les normes communs à toutes les démocraties¹⁸. » Dans cette démarche, curieusement, les différences civilisationnelles sont oubliées. La Russie est appelée à adopter le système occidental de principes, de normes et de valeurs, à devenir une partie de l'Occident. Il n'est donc pas surprenant que ce point de vue ne convienne pas à tous, et fasse l'objet d'une âpre critique de la part de nombreux intellectuels qui, sur d'autres questions défendent souvent des points de vue tout à fait différents : « Ce nœud gordien [le problème "Russie/Europe", les auteurs] ne peut être tranché par une occidentalisation mimétique de la Russie qui l'arracherait à elle-même, écrit par exemple K. G. Mialo, historien, sociologue et journaliste. Au contraire, il se resserrerait plus encore et pour la Russie, cette occidentalisation déboucherait aujourd'hui sur une régression plus profonde et la mènerait au bord d'une "fin honteuse"¹⁹. »

Au final, ce sont les opinions des occidentalistes conciliateurs qui offrent le plus de perspectives. Ils proposent à la Russie de tracer sa propre voie. Le politologue V. A. Nikonov écrit ainsi : « Une quatrième voie qui nous sortirait de la vieille trichotomie — occidentalisme, eurasisme, anti-occidentalisme — est-elle possible ? Je pense que oui et je qualifierais ce quatrième modèle "d'intégrationniste" ou de stratégie d'incorporation de la Russie dans le monde en voie de globalisation. La Russie ne deviendra pas l'Occident, mais elle n'est pas obligée d'être l'anti-Occident ou une île dans l'océan mondial²⁰. » A. G. Arbatov développe et précise cette idée. Selon ses termes, cette voie « consiste en une unification graduelle, mûrement réfléchie et conforme à la spécificité de la Russie entre la Russie et la Grande Europe. Ou, si l'on veut, le retour à l'Europe dont la Rouss' faisait partie intégrante il y a mille ans²¹ ». Manifestement, la quête d'une nouvelle identité de la Russie pourra être fructueuse si l'on tient compte du fait que la Russie est une composante spécifique de l'espace civilisationnel européen.

M. N & N. V.